

L'EMPEREUR NICOLAS II

Nicolas II, désirant prendre congé de ses troupes, quitta Pskof le 16 mars et rentra au G. Q. G. Il y séjourna jusqu'au 21, habitant comme auparavant la maison du gouverneur, et recevant chaque jour le rapport du général Alexéief. L'impératrice douairière, Marie Féodorovna, était venue de Kiev rejoindre l'empereur, et elle resta avec lui jusqu'au jour de son départ pour Tsarskoïé-Sélo.

Le 21, les commissaires envoyés par le gouvernement provisoire et par la Douma arrivèrent à Mohilef. Ils chargèrent le général Alexéief d'annoncer au tsar que, par décision du gouvernement provisoire, il était mis en état d'arrestation et qu'ils avaient reçu mission de le ramener à Tsarakoïé-Sélo. Le wagon des commissaires fut attelé au train de l'empereur et le départ eut lieu le soir même.

Avant de quitter le G. Q. G., Nicolas II tint à prendre congé des troupes en leur adressant l'ordre du jour suivant :

PRIKAZE DU CHEF DE L'ÉTAT-MAJOR DU COMMANDANT EN CHEF.

8 (21) mars 1917. N° 371

Je m'adresse à vous pour la dernière fois, soldats chers à mon cœur. Depuis que j'ai renoncé en mon nom et en celui de mon fils au trône de Russie, le pouvoir a été transmis au gouvernement provisoire qui a été formé sur l'initiative de la Douma d'Empire.

Que Dieu l'aide à conduire la Russie sur le chemin de la gloire et de la prospérité ! Que Dieu vous aide, vous aussi, soldats glorieux à défendre notre Patrie contre un ennemi cruel ! Pendant deux ans et demi vous avez à toute heure supporté les fatigues d'un service pénible; beaucoup de sang a été versé, de grands efforts ont été accomplis et déjà l'heure est proche où la Russie et ses glorieux Alliés briseront d'un élan commun la dernière résistance de l'ennemi.

Cette guerre sans exemple doit être conduite jusqu'à la victoire définitive. Quiconque songe à la paix et la désire en ce moment est traître à sa Patrie et la livre à l'ennemi. Je sais que tout soldat digne de ce nom pense comme moi.

Accomplissez votre devoir, protégez notre chère et glorieuse Patrie, soumettez-vous au gouvernement provisoire, obéissez à vos chefs et souvenez-vous que tout relâchement dans le service ne profite qu'à l'ennemi.

J'ai la ferme conviction que l'amour sans bornes que vous avez pour notre grande Patrie n'est pas éteint dans vos cœurs. Que Dieu vous bénisse et que saint Georges, le grand martyr, vous mène à la victoire !

NICOLAS.

Le chef d'État-major.

Général ALEXÉIEF

En cette heure tragique et douloureuse, l'empereur n'avait qu'un désir : faciliter la tâche du gouvernement qui l'avait détrôné; et sa seule crainte était que les événements, qui venaient de se produire, eussent sur l'armée une répercussion fâcheuse dont l'ennemi pût faire son profit.

Par décision du ministre de la guerre, cet ordre du jour ne fut jamais porté à la connaissance des troupes.

Pourquoi la fatalité voulut-elle que l'empereur Nicolas II régnât au début du XX^e siècle et à l'un des moments les plus troublés que l'histoire ait connus ? Doué de qualités personnelles remarquables, il fut l'incarnation de ce que la nature russe a de plus noble et de plus chevaleresque, mais il fut faible. D'une loyauté parfaite, il resta l'esclave de la parole donnée. Sa fidélité aux Alliés, qui probablement causa sa mort, le prouve surabondamment. Il méprisait les procédés de la diplomatie et il était peu fait pour la lutte; il fut écrasé par les événements.

Nicolas II était un modeste et un timide; il douta trop de lui-même : de là toutes ses infortunes. Son premier mouvement, le plus souvent, était juste; le malheur est qu'il y céda

rarement à cause de cette méfiance qu'il avait de lui-même. Il recherchait les conseils de gens qu'il estimait plus compétents que lui. Dès ce moment il ne dominait plus les questions, elles lui échappaient; il hésitait entre des avis opposés et finissait souvent par se rallier à celui qui était le plus contraire à son propre sentiment.

L'impératrice connaissait le caractère irrésolu de l'empereur. Elle crut, nous l'avons constaté, que c'était pour elle un devoir sacré de lui venir en aide dans la lourde tâche qui lui était échue. Son action sur l'empereur fut très grande et presque toujours néfaste. Elle fit de la politique une question de sentiment et de personnalités, et se laissa guider trop souvent par sa sympathies et ses antipathies, ou par celles de son entourage. De nature impulsive, l'impératrice était sujette à des engouements qui lui faisaient accorder sa confiance la plus complète à ceux qu'elle croyait sincèrement dévoués au pays et à la dynastie. Ce fut le cas pour Protopopof.

L'empereur avait le souci d'être juste et le désir de faire le bien. S'il n'y parvint pas toujours, la faute en fut à ceux qui mirent tout en œuvre pour lui cacher la vérité et l'isoler de son peuple. Toutes ses initiatives généreuses vinrent se briser contre la résistance passive d'une bureaucratie toute-puissante, ou furent sabotées sciemment par ceux auxquels il en confia la réalisation. Il estimait que l'initiative personnelle, si puissante, si géniale fût-elle, n'est que bien peu de chose comparée aux forces supérieures qui dirigent le cours des événements. De là chez lui une sorte de résignation mystique qui le portait à subir la vie plutôt que de chercher à la diriger. C'est là un des traits caractéristiques de l'âme russe.

Homme d'intérieur, il aurait été parfaitement heureux s'il avait pu vivre comme un simple mortel, mais il s'était résigné à son sort et avait accepté avec une entière soumission la tâche surhumaine que Dieu lui imposait. Il aimait son peuple et sa patrie de toutes les forces de son être; ses prédilections allaient aux plus humbles de ses sujets, à ces *moujiks* dont il souhaitait sincèrement améliorer la condition. Tragique destinée que celle de ce souverain qui, durant tout son règne, n'aspira qu'à se rapprocher de son peuple et qui n'en trouva pas le moyen ! Il est vrai qu'il était bien gardé, et par ceux-là mêmes qui avaient intérêt à ce qu'il n'y réussît point. ¹

¹ Ce fut un grand malheur pour l'empereur Nicolas II et pour l'Impératrice Alexandra Féodorovna d'être montés sur le trône si jeunes. Comme Louis XVI et Marie-Antoinette, ils auraient pu, eux aussi, s'écrier à leur avènement : « Mon Dieu ! Gardez-nous, protégez-nous ! Nous régnons trop jeunes. »

L'histoire leur rendra justice. Que n'a-t-on pas écrit sur Louis XVI, à l'époque de la Révolution française ? Quelles accusations n'a-t-on pas portées contre lui ? De quelles calomnies ne l'a-t-on pas couvert ? Cependant les écoliers de France apprennent de nos jours qu'« il était honnête et bon et avait le désir du bien. » (Malet. *Révolution et Empire*, page 312.) Il en sera de même pour Nicolas II, avec cette différence en plus, qu'ayant repoussé toute compromission avec l'ennemi, il est mort victime de son attachement à son pays.